

# LE SABRE DU TAIJI : UNE HISTOIRE SECRÈTE

**Les enchaînements au sabre, à l'épée ou à la lance font partie intégrante de la pratique du Taiji quan. Pour la plupart des adeptes de cette discipline, les armes constituent un héritage relié aux anciennes traditions guerrières de cet art martial. L'exemple du sabre du Taiji ou Taiji dao nous montrera que l'histoire de cette discipline est beaucoup plus complexe que ce que laissent supposer des croyances largement répandues.**

Les films d'arts martiaux chinois ont popularisé à l'écran deux armes employées dans les pratiques du Taiji quan ainsi que dans la plupart des styles de Kung Fu : l'épée à double tranchant (jian) et le sabre à double courbure (dao). Nos lecteurs auront gardé en mémoire les exploits des héros de Tigre et Dragon, archétypes des chevaliers errants qui peuplent l'imaginaire chinois. Ceux-ci brandissent des épées et des sabres dont les formes se perpétuent de nos jours dans les parcs d'Asie ou d'ailleurs, instruments désormais inoffensifs que l'on trouve en métal léger ou en bois et parfois même, en ce qui concerne l'épée, dans une version télescopique ! Fascinés par la culture des arts internes, de nombreux pratiquants de Taiji quan tentent de reconstituer les escrimes redoutables censées être à l'origine de leurs paisibles chorégraphies. Malheureusement, l'étude historique de ces armes fait ressortir que l'épée jian et le sabre à double courbure se rattachent moins à une tradition militaire qu'à un folklore populaire, celui des pratiques du Kung Fu ou des scènes de combat virevoltantes de l'opéra chinois. Ceci explique pourquoi le sabre classique de type « Kung Fu » se rencontre très rarement dans l'iconographie des dernières dynasties chinoises au contraire d'autres modèles de sabre dont l'usage est curieusement peu répandu parmi les arts martiaux chinois contemporains.

## Influences japonaises et turco-mongoles

De la fondation des Ming au seizième siècle, les côtes de l'empire Ming furent périodiquement ravagées par un fléau venu de l'archipel nippon, les wokou. Ces pillards armés de sabres de facture japonaise razziaient les villes du littoral et s'aventuraient à l'intérieur des terres semant terreur et destruction sur leur passage. Au cours des années 1560-1570, les généraux Yu Dayou et Qi Jiguang éliminèrent cette menace après avoir étudié minutieusement les méthodes de combat de l'ennemi. Ces militaires brillants laissèrent des traités qui témoignent d'un développement important de l'escrime au sabre.

Pour les périodes Ming et Qing, les musées chinois présentent des sabres qui montrent des influences turco-mongoles et japonaises. Les premières se sont manifestées par l'intermédiaire des peuples conquérants de la Chine, Mongols et Mandchous, nous y reviendrons. Pour ce qui est du sabre japonais, avant même que les wokou apparaissent sur la scène de l'histoire, les ambassades japonaises importaient déjà par dizaines de milliers des sabres dans l'empire du Milieu. Particulièrement appréciés, ces sabres supplantèrent progressivement les modèles locaux et notamment le sabre à double courbure, qui ne survécut que parmi les couches populaires de la société et en particulier dans le sud du pays. Ainsi, le sabre japonais (wo dao) fut adopté par les armées Ming et son usage se perpétua jusqu'à la fin de la dernière dynastie chinoise, pour donner naissance à une célèbre école de sabre du nord de la Chine, le miao dao. Toutefois, à côté du wo dao, les armées Qing perpétuèrent d'autres modèles de sabre témoignant quant à eux d'influences venues par la route de la soie. Le pei dao et le yanmao dao, types prisés par la noblesse et les officiers des bannières mandchoues, fournissent deux exemples de ces influences. Armes de cavaliers, ces sabres se caractérisent par une lame et une garde plus courte que ceux de leurs homologues d'inspiration japonaise qui équipaient l'infanterie et dont certains pouvaient être très longs (chang dao).

## L'origine du sabre du Taiji

Dans la pratique du Taiji quan, on utilise le sabre à double courbure du Kung Fu ou, plus rarement, un sabre qui n'est pas sans rappeler la production militaire des Ming et Qing et en particulier les armes portées par les officiers. Les maîtres Yang Zhenduo et Fu Zhongwen de l'école Yang de Taiji quan, employaient ainsi un sabre de ce type adapté à leurs pratiques que l'on retrouve également dans le style Wu du nord dont le maître Wang Peisheng fut le grand représentant. Le fait que ces maîtres formés dans le nord de la Chine utilisaient une arme similaire au début peu connue mais dont l'usage a commencé à se répandre en Chine vers les années 1980, atteste une source commune spécifique à la pratique du Taiji quan telle qu'elle se développa à Pékin à la fin des Qing. La lame de ce sabre s'inspire des modèles en usage dans les armées chinoises dont un très bel exemple nous est fourni par le sabre du général Qi Jiguang, le vainqueur des wokou. À côté de cette filiation évidente, le sabre du Taiji témoigne encore de certaines innovations parmi lesquelles nous signalerons l'anneau d'acier qui coiffe le pommeau ainsi que la courbure en S de la garde. La boucle d'acier à laquelle sont fixés des tissus colorés est sans nul doute emprunté au da dao de la période républicaine, sabre large employé par les troupes des seigneurs de la guerre qui étaient familiers aux fondateurs du Taiji quan moderne. Quant à la garde, celle-ci a été tordue sur une branche afin d'évoquer le diagramme en S de la symbolique du Taiji. Bref, ces deux dernières caractéristiques sont purement décoratives. Toutefois, il est intéressant de constater que le sabre du Taiji quan, à la différence de celui en vogue parmi les écoles de Kung Fu, se relie clairement à un héritage militaire. Cette référence éclaire selon nous le rôle joué par quelques officiers des bannières mandchoues dans le développement de certaines techniques du Taiji quan.

## L'héritage du Shenji ying

Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, la vieille armée impériale fut confrontée à des périls qui révélèrent l'archaïsme des techniques militaires héritées de la dynastie Ming et consignées dans les ouvrages des généraux Yu Dayou et Qi Jiguang. Si celles-ci restaient efficaces pour mater les rébellions qui éclataient périodiquement, elles se révélèrent insuffisantes face à l'ampleur du messianisme Taiping et, surtout, à l'armement et aux tactiques des armées franco-anglaises lors des guerres de l'Opium. Le constat de cette obsolescence conduisit certains dignitaires provinciaux à créer de nouveaux corps d'armée en s'inspirant peu ou prou de l'exemple occidental. À Pékin en 1865, le Mandchou Wenxiang réforma le Shenji ying qui regroupa dès lors plusieurs milliers de Mandchous et de Mongols qui furent initiés aux techniques modernes par des instructeurs britanniques. C'est au sein de cette unité de l'armée Qing que les maîtres de Taiji quan Yang Luchan et Yang Banhou transmirent tout d'abord leur art. Le fait que les premiers disciples de ces deux boxeurs furent des officiers mandchous dont les troupes s'exerçaient à manœuvrer à l'européenne n'est pas le moindre des paradoxes de l'histoire du Taiji quan ! C'est là une image qui s'éloigne fort du folklore des arts martiaux chinois qui tend à confondre ses mythes colorés avec la réalité... Le maître Wang Peisheng disparu en 2004, précisait dans l'un de ses ouvrages que les officiers Jide, Quanyou, Chang Yuanting, ainsi que quelques autres développèrent des techniques d'armes parmi lesquelles l'épée et le sabre du Taiji (1). C'est donc bien par le canal du Shenji ying que nous sont parvenues les formes à l'épée et au sabre que les pratiquants des styles Yang et Wu connaissent aujourd'hui. Nous allons voir dans quelle mesure les techniques de ces deux pratiques s'inspirent de l'escrime au sabre militaire alors en usage parmi les bannières mandchoues.

## Couper avec force le mont Hua

Les techniques héritées de l'enseignement de Quanyou, un officier du Shenji ying qui fut parmi les meilleurs disciples des maîtres de boxe Taiji Yang Luchan et Yang Banhou, possèdent une saveur toute particulière. Dans la forme d'épée transmise par certains disciples de Quanyou et qui compte 64 séries de mouvements, on trouve des mouvements de l'épée maniée à deux mains qui surprennent par leur puissance. La technique « couper avec force le mont Hua » (li pi hua shan) comporte ainsi l'enchaînement d'un coup de taille puis d'une estocade portée avec les deux mains plus proches du kendo que des mouvements subtils qui caractérisent habituellement les joueurs de l'épée Taiji. Cette saisie à deux mains (he ba) qui s'inspire manifestement du maniement du wo dao se retrouve dans plusieurs autres séquences telles que « danser trois fois au raz des nuées » (yun mo san wu) et « le dragon azuré remue sa queue » (cang long jiao wei). L'enchaînement à l'épée présente d'autres curiosités telles que le passage de l'arme d'une main à l'autre, des manœuvres utilisant la main libre ou encore des coups de pied ! Compte tenu du rôle militaire inexistant de l'épée chinoise, arme essentiellement symbolique, il ne paraît pas surprenant que l'épée du Taiji témoigne ainsi d'une influence de l'escrime au sabre. Cette dernière laisse transparaître ses principes de base dans la forme du sabre du Taiji, une chorégraphie intéressante dans la mesure où celle-ci est commune aux styles Yang et Wu. Plus courte que l'enchaînement à l'épée, cet arrangement présente la particularité de s'axer sur le combat contre un adversaire armé d'une pique ce qui explique l'importance des blocages renforcés, des déplacements de la lame figurant les glissements sur la hampe de la pique etc. Dans la mesure où ces deux formes ne présentent aucun point commun avec les techniques transmises au sein de l'école Chen, on peut penser qu'elles furent bien, comme l'affirmait Wang Peisheng, développées notamment par Quanyou, Chang Yuanting et d'autres membres des bannières mandchoues.

## Pour une renaissance de l'escrime chinoise

L'escrime chinoise possédait encore naguère ses points forts. Toutefois, cette forme de combat sombra avec le développement des chorégraphies gestuelles qui constituent aujourd'hui l'essentiel des pratiques qu'il s'agisse du Taiji quan ou plus généralement des arts martiaux chinois. Ainsi, la plupart des virtuoses du maniement des armes du Wushu, seraient incapables d'affronter un pratiquant moyen de kendo ou d'escrime occidentale... En effet, pour cela ceux-ci devraient pratiquer le combat de compétition aux armes courtes (duan bing), une pratique résolument martiale dont le développement fut brutalement stoppé par le pouvoir maoïste au début des années cinquante. Rares aujourd'hui sont les maîtres d'arts martiaux chinois qui perpétuent une pratique des armes ne se limitant pas à l'habituel folklore du Kung Fu. Les frères Ma Xianda, Ma Mingda et Ma Lingda, tous trois experts de Tongbei quan, sont ainsi parmi les derniers représentants d'une escrime traditionnelle efficace qui sort aujourd'hui de l'ombre après une parenthèse d'un demi-siècle. Grâce à leur action, l'escrime de combat semble prête à reflourir en Chine, un renouveau auquel devraient s'intéresser les pratiquants des armes du Taiji quan.

Selon nous, les adeptes du Taiji sont confrontés à une impasse méthodologique. En effet, ceux-ci essaient de reconstituer les actions des escrimes à l'épée et au sabre à partir des seuls éléments dont ils disposent, c'est-à-dire des enchaînements stylisés souvent fort éloignés des pratiques de combat. Pourtant, et comme l'atteste le traité du Taiji quan, l'affrontement physique fut la réalité première de cet art martial, la pratique gestuelle ne s'étant tout d'abord codifiée que pour fournir un support au développement de certaines qualités corporelles. Dans le Taiji quan du Shenji ying par exemple, la qualité centrale présidant au travail du corps est le rouhua, la « souplesse(rou) dans les transformations (hua) » qui se caractérise par une importante mobilisation de la taille et du dos dont les ondulations permettent la transmission de l'énergie (jing). Prendre les enchaînements pour tout l'héritage des maîtres du temps passé, c'est ignorer qu'une transmission ne

peut passer que par un contact direct, autrement dit par la pratique martiale, le tuishou et sa relation d'épiderme à épiderme pour le combat à mains nues ou le « sentiment du fer » pour les armes. Dans l'école Shenji ying, le maniement des armes se veut d'abord pratique comme c'est le cas dans l'escrime occidentale ou le kendo. À l'instar de ces pratiques, on y apprend les gardes, les déplacements, les attaques fondamentales, leurs parades, les principes stratégiques etc. à cette différence près que les joutes ont lieu sur une piste circulaire et que, dans cette pratique nettement moins codifiée, la main libre, les pieds et le corps sont susceptibles de venir en renfort de la main armée. Les formes à l'épée et au sabre ne s'adressent quant à elles qu'aux seuls pratiquants avancés, formés à l'escrime de combat et possédant de ce fait les éléments pour en décrypter les techniques. Coiffés d'un masque, revêtus d'un plastron, équipés de gants et d'une arme en bois, les pratiquants du Shenji ying perpétuent ainsi une pratique libre qui rejoint celle de tous ceux qui en Chine et ailleurs tentent de faire renaître la véritable escrime chinoise. Pour ceux qui débutent dans ce domaine et qui ne possèdent rien d'autre qu'une connaissance des chorégraphies Yang ou Wu, nous conseillons, en raison de l'inexistence d'ouvrages sérieux dans le domaine chinois (2), de se revêtir de protections de fortune et de partir à la découverte des traités et manuels européens d'escrime, un patrimoine d'une richesse exceptionnelle qui demeure ignoré par la plupart des pratiquants des arts martiaux asiatiques. À défaut de pouvoir rencontrer des pratiquants perpétuant le combat aux armes courtes chinoises, il reste toujours possible d'expérimenter d'autres formes d'escrime (kendo, épée occidentale, canne française etc.), cela en évitant l'erreur majeure qui consiste à extrapoler sur des enchaînements qui se sont éloignés de leurs modèles initiaux voire dont la conception ne s'inspirerait pas d'une véritable expérience du combat. Ainsi, les adeptes du Taiji quan pourront découvrir qu'à toutes les époques et en tous lieux, les véritables hommes d'épée ont toujours parlé le même langage.

Pratiques, taiji quan // écrit en juin 2006 par José Carmona

(1) Wang Peisheng, Wu shi taiji jian, Pékin, 1987.

(2) Signalons toutefois que le maître Ma Xianda prépare la publication d'une série d'ouvrages consacrés à ses pratiques martiales familiales parmi lesquels est annoncé un manuel d'escrime de combat aux « armes courtes », un travail qui, sans nul doute, devrait combler le vide que nous déplorons ici.